

» Vos avez trouvé totes ces p'titès sôrts d'hommes tinant leû plèce ès bê décor qui l' brave Mère des homes lêzi aveût fait.

» Vos avez poèrté haut cisse foèce catchèye qui les tint à l' bina-mèye tère qui les a nourris.

» Adon, quand c'est qui vos v' avez assiou a l' tâve di nos ovrîs, qui vos avez magnî l' pan di nos payisans, comme on frê qu'est riv'nou — di v' lèyi viquer d'vins zêls, vos avez sintou bate leû coûr come si c'estahe vosse coûr.

» Si bin qu'a c'te heûre, nos autes, qu'a naihou ès ci payis wallon, qui n' dimande qu'a-z-i viquer et qui voult i mori, nos trovans d'vins vos lîves des raisons d'esse Wallons, d'inmer nosse peûpe si valureûs, d'esse firs di nosse payis — des raisons qui nos n'avis gote pres-sintou.

» L'advinance di voste âme d'« artiste », li foèce di vosse coûr, li bête d' vosse lingadje, li tcholeûr di vosse parole, tot çoula nos done, po nos prôpes sintumints, clârté et rikfoèrtance.

» C'est la poçoè qu' nos v's èstans v'nous r'merci.

» Nos v's admirans, binamé Maisse, mins co pus no v's inmans.

» Et si d'el dis tot sinplumint, c'est qui d'el pinse — tot sinplumint ! »

Vous avez trouvé toutes ces petites races tenant leur place dans le beau décor que la brave Mère des hommes avait fait pour eux.

Vous avez exalté cette force secrète qui les tient à la chère terre qui les a nourris.

Alors, quand vous vous êtes assis à la table de nos ouvriers, que vous avez mangé le pain de nos paysans, comme un frère revenu — en vous laissant vivre au milieu d'eux, vous avez senti battre leur cœur comme si c'était votre cœur.

De sorte qu'à présent, nous, qui sommes nés dans ce pays wallon, qui ne désirons qu'y vivre et qui voulons y mourir, nous trouvons dans vos livres des motifs d'être Wallons, d'aimer notre peuple si valeureux, d'être fiers de notre pays — des motifs que nous n'avions nullement pressentis.

La divination de votre âme d'artiste, la puissance de votre cœur, la beauté de votre langue, la chaleur de votre parole, tout nous donne, pour nos propres sentiments, clarté et réconfort.

C'est pour cela que nous sommes venus vous remercier.

Nous vous admirons, cher Maître, mais plus encore nous vous aimons.

Et si je le dis très simplement, c'est que je le pense — tout naturellement.



Le banquet wallon



Le banquet organisé le 28 mars en l'honneur de Camille Lemonnier par le Cercle de Littérature et d'Art L'AVANT-GARDE n'a eu rien à envier à la grandiose démonstration du même genre qui avait eu lieu à Bruxelles quinze jours auparavant et qui devait se reproduire à Paris, le 3 avril.

La manifestation liégeoise a revêtu un caractère tout-à-fait wallon. Et, à ce titre déjà, elle intéresse les lecteurs de notre revue.

Elle fut une levée générale d'enthousiames vers le Maître des lettres belges, pour son œuvre initiatrice, pour la sincérité et l'élévation de son art, pour sa bonté sereine, pour le noble exemple de son indépendance et de sa ténacité.



La présence de Camille Lemonnier parmi nous a suscité une exaltation bienfaisante. Les cœurs se sont unis pour le fêter à la manière joyeuse et enthousiaste qui est celle de notre race. Le sentiment wallon s'est exprimé avec unanimité et avec ferveur. Et le spectacle fut inoubliable.

Organisée en huit jours, la manifestation avait réuni une élite nombreuse et variée. Chose à noter, la fête ne fut pas uniquement

celle des littérateurs, elle réunit l'adhésion d'un grand nombre de personnes appartenant à tous les mondes des arts et de la pensée.

Il n'avait cependant été fait aucune invitation, sauf à certaines personnalités bruxelloises. Ainsi en avait décidé le Comité organisateur, et le succès général qu'a rencontré l'idée de la Manifestation a été d'autant plus remarquable.

Ce banquet marquera dans les fastes de la Wallonie.

Aussi avons-nous voulu en fixer le détail, et il nous a été donné de recueillir, à cet égard, les documents nécessaires. Nous exprimons au Cercle organisateur toute notre gratitude, et nous remercions les orateurs de l'empressement avec lequel ils ont bien voulu nous autoriser à publier leur discours.

Voici la liste des adhérents :

- | | |
|--|--|
| ul André, littérateur. | D ^r Alph. Dejace. |
| les Berchmans, étudiant. | Charles Delchevalerie, littérateur et publiciste. |
| car Berchmans, sculpteur. | Jérémie Delsaux, artiste peintre. |
| iguste Bénard, éditeur. | Arthur Detry, avocat. |
| Blondiaux, dir. d'école primaire. | M. Dohy, étudiant. |
| nest Bodson. | Aug. Donnay, artiste peintre, professeur à l'Acad. des Beaux-Arts. |
| Nello Breteuil, littérat. et publiciste. | Julien Drèze, avocat, conseiller provincial. |
| V. Brien, ingénieur. | Eugène Duchesne, prof. à l'Athénée royal. |
| Ch. Bronne, publiciste et littérateur. | Alfred Duchesne, professeur et littérateur. |
| G. Brouet, étudiant. | Aug. Dumoulin, ancien président du Conseil provincial. |
| Paul Burnotte, avocat. | Dwelshauvers, répétit. à l'Université. |
| de Calonne, étudiant. | James Ensor. |
| Ch. Castermans, architecte. | Esters, employé. |
| Léopold Chaumont, avocat, conseiller provincial. | Isidore Feron, instituteur communal. |
| Victor Chauvin, prof. à l'Université. | A. Fleury, industriel. |
| Colin, étudiant. | Frenay, directeur d'école primaire. |
| Isi Collin, littérateur. | Claude Genval, littérateur. |
| Arthur Colson, littérateur. | Olympe Gilbert, littér. et publiciste. |
| Lucien Colson, littérateur. | Amédée Glesener, négociant. |
| Oscar Colson, président honoraire de la Fédération wallonne de la province de Liège, directeur de la revue <i>Wallonia</i> . | Gaston Grégoire, membre de la Députation permanente du Conseil provincial. |
| Paul Comblen, architecte. | Maurice Guillemin, étudiant. |
| Louis Corbeau, étudiant. | Léon Hanson, avocat, conseiller provincial. |
| Valery Cousin, étudiant. | |
| J. David, étudiant. | |
| Jules Debeffe, professeur au Conservatoire. | |
| Jos. Defrecheux, sous-bibliothécaire à l'Université, homme de lettres. | |

- | | |
|---|---|
| Valère Hénault, échevin de la Ville. | X. Neujean-Dubois, avocat. |
| D ^r Henrijean, profes. à l'Université. | Jules Noirfalise, avocat, publiciste. |
| Maurice Hoebaerts, étudiant. | Henry Odekerken, critique d'art. |
| Hoven, chef de bureau à l'Administration communale. | Y. Pirenne, étudiant. |
| Armand Jabon, avocat. | Henri Postula, directeur d'Institut. |
| Jacques, professeur. | J.-Th. Radoux, directeur du Conservatoire. |
| Jacobi, dessinateur. | Armand Rassenfosse, dessinateur et graveur. |
| Maurice Jaspar, professeur au Conservatoire. | Joseph Remouchamps, avocat. |
| Paul Jaspar, architecte. | A. Remy, notaire. |
| Jorissen, professeur à l'Université. | Paul Renaux. |
| D ^r G. Jorissenne. | George Renuart, étudiant. |
| Keppenne, notaire, sénateur. | Jean Roger, président de l'Association des Auteurs dramatiques et Chansonniers wallons. |
| D ^r Lambrechts. | Joseph Rulot, sculpteur. |
| Louis Lavoye, artiste musicien. | Jules Seeliger, avocat, conseiller communal. |
| Nicolas Lequarré, professeur à l'Université, président de la Société liégeoise de littérature wallonne et de la Société Franklin. | Hector de Selys, étudiant, président de la Fédération des Etudiants libéraux unis. |
| Loumaye, avocat, président du Conseil provincial. | Gustave Serrurier, architecte et décorateur, président du Cercle l'Avant Garde. |
| A. Louveigné, étudiant. | Ernest Sougnez, avocat. |
| Charles Magnette, avocat. | Arthur Snyers, architecte. |
| Ernest Mahaim, professeur à l'Université. | R. Streel, instituteur communal, délégué du Cercle des Anciens normaliens. |
| Fernand Mallieux, avocat. | Maurice de Thier, directeur du journal <i>La Meuse</i> . |
| Marlier, étudiant. | Ernest Thiriart, étudiant. |
| L. Matagne, étudiant. | A. Thuillier, rédacteur au <i>Journal de Liège</i> . |
| Camille Masius, vice-président du Cercle Athlétique. | Mathieu Thone, imprimeur. |
| Georges Masset, directeur du journal <i>L'Express</i> . | Alphonse Tilkin, directeur de la gazette <i>Li Spirou</i> . |
| Alfred Micha, échevin de l'Instruction publique et des Beaux-Arts de la Ville. | Georges Tombeur, négociant. |
| Van Missiel, directeur du Théâtre du Gymnase. | Julien Warnant fils, avocat. |
| Albert Mockel, littérateur. | G. Willems, étudiant. |
| Mouzon, rédacteur au journal <i>Le Peuple</i> . | |
| Henri Mug, président de la Société dramatique <i>Li Pèron Lîljoës</i> . | |
| Ovide Musin, prof. au Conservatoire. | |

A huit heures, Camille Lemonnier, suivi des membres du Comité organisateur, pénètre dans la salle et le spectacle est vraiment émouvant. Des acclamations sans fin, enthousiastes, chaleureuses, partent de toutes parts. Ce sont des hourras, des applaudissements, des bans qui, pendant plusieurs minutes, tiennent l'assistance haletante. Le grand écrivain a peine à contenir son émotion devant une telle démonstration d'admiration et de sympathie.

Enfin, l'on prend place, et le banquet, au menu excellemment composé par l'aimable M. Verlhac, commence au milieu du plus vif entrain.

M. Camille Lemonnier occupe le centre de la table haute. A sa droite se trouvent MM. Gustave Serrurier, président de l'AVANT-GARDE ; Maurice des Ombiaux, Olympe Gilbert, Joseph Rulot, Oscar Colson ; à sa gauche, MM. Albert Mockel, Charles Delchevalerie, Auguste Donnay, Charles Bronne, Armand Rassenfosse.

Vers 9 heures, M. Oscar Colson, secrétaire du Comité organisateur, se lève pour donner lecture des télégrammes et des lettres. Au même moment, une admirable corbeille de fleurs est apportée, offerte par quelques lectrices liégeoises de Lemonnier. D'autres gerbes arrivent et ornent la table d'une éclatante parure.

Le secrétaire lit les lettres de MM. Edmond Picard, Emile Claus, Xavier Neujean père, député, Neujean-Dubois, avocat, Louis Dumont-Wilden, membre du Comité de Bruxelles, Madame Marguerite Radoux, MM. Charles Radoux, Edmond Glesener, Louis Fraigneux, ancien échevin des Beaux-Arts, Koister, dessinateur, M^{me} J. Coquette, directrice du pensionnat de demoiselles, à Chaudfontaine ; MM. Ernest Malvoz, professeur à l'Université, D^r A. van Beneden, directeur du Sanatorium provincial, D^r Alphonse Dejace, Joseph Remouchamps, avocat, Nello Breteuil, publiciste, qui, en s'excusant pour des motifs divers, de ne pouvoir assister au banquet, s'associent d'enthousiasme à la manifestation. La *Jeune Garde progressiste* de Liège envoie ses hommages, ainsi que le *Cercle des Anciens normantens*, section liégeoise de la Fédération nationale des Instituteurs belges ; l'*Association générale des Etudiants* ; enfin la revue *Wallonia*.

Nous détachons de cette correspondance la lettre de M. Edmond Picard :

Mes Amis de l'Avant-Garde,

Excusez-moi de décliner votre cordiale invitation à la manifestation liégeoise en l'honneur de ce héros de lettres Camille Lemonnier, quoiqu'elle m'ait beaucoup touché. J'aime que de pareilles fêtes conservent une allure très particulière et très locale, et il m'a toujours déplu de voir les mêmes

hommes apparaître partout comme des refrains auxquels on ne saurait échapper. Que Liège soit Liège et demeure Liège en sa pureté native et si bellement originale. Camille Lemonnier en recueillera une joie spéciale et un agrandissement nouveau. Que chacune de nos grandes entités nationales porte sur Lui son éclat et sa lumière qui ne ressemble pas aux autres lumières ; et libérez ce grand Ami, libérez-moi aussi, du colportage, qui pourrait fatiguer, de mon affection et de mon admiration. Je les ai de tout cœur, et peut-être suffisamment, exprimées déjà. Que votre Jeunesse vaillante le fasse à son tour, seule et avec ses forces renouvelées.

Pour moi, je reste un ancêtre littéraire,

EDMOND PICARD.

Nous publions aussi cette lettre touchante rédigée par les élèves de l'école primaire des garçons de la rue du Jardin Botanique :

Monsieur Lemonnier,

Le maître nous a dit ce matin que vous seriez ce soir dans notre ville pour assister à la fête que vos admirateurs liégeois organisent en votre honneur, à l'occasion de votre cinquantième volume.

Nous ne connaissons de votre œuvre que *Histoire de huit bêtes et d'une poupée*, *Bébés et Joujoux*, *La Belgique*, et de beaux extraits qui sont dans notre livre de lecture ; mais ces pages nous ont donné souvent de bien douces émotions et nous avons voulu vous fêter, à notre façon, en écoutant attentivement ce que le maître nous a dit de vous, et en prolongeant la leçon de lecture, tout en ne lisant aujourd'hui que de votre prose.

Nous savons, cher Monsieur, que vous êtes la bonté même et que vous aimez particulièrement les enfants ; nous vous aimons aussi beaucoup, et si nous le pouvions nous irions à la fête de ce soir, pour voir de près votre belle grosse tête chevelue, et embrasser bien fort vos beaux yeux doux.

(SIGNATURES.)

- C'est M. Gustave Serrurier, président de l'AVANT-GARDE, qui a souhaité la bienvenue à Camille Lemonnier. M. Albert Mockel a pris ensuite la parole. Les tostes de MM. Olympe Gilbert, Charles Magnette, Auguste Donnay, Arthur Colson, Hector de Sélys et Charles Delchevalerie, se sont succédés, plusieurs fois interrompus, comme les précédents, par les plus vifs applaudissements.

L'instant venu de la Réponse, un silence émouvant se fait et, quand le Maître se lève, tous les convives, mûs par une même pensée d'admiration et de respect affectueux, se lèvent à leur tour. L'instant est vraiment pathétique... Et c'est alors une admirable page, dite avec une émotion profonde, de cette belle voix solide, sonore, prenante, que possède l'immortel écrivain.

Ce discours a produit une émotion inexprimable et, quand Camille Lemonnier prononça les dernières paroles, ce fut une explosion sans fin de bravos enthousiastes...

TOSTES ET DISCOURS

De M. G. Serrurier.

Maître !

Je dois à ma seule qualité de président de l'AVANT-GARDE le grand honneur de vous adresser aujourd'hui la parole de bienvenue parmi nous et croyez qu'il n'a pas fallu moins que ce hasard pour me permettre, à moi sans autorité particulière, de parler en cette circonstance.

Le Cercle l'AVANT-GARDE peut s'honorer d'avoir eu dès ses débuts votre sympathie et vos encouragements. Il y a deux ans, en effet, vous voulûtes bien venir faire chez nous une conférence qui eut le succès enthousiaste qu'elle méritait, et votre verbe ardent et réconfortant laissa parmi nous un souvenir qui ne s'est point effacé encore.

Cet appui de votre haute autorité à notre jeune Cercle n'a d'ailleurs rien qui doive surprendre de vous dont les œuvres, après une longue période de production étonnamment féconde, semblent revêtir de plus en plus, au fur et à mesure qu'elles éclosent, une jeunesse et une fraîcheur nouvelles.

Lorsque, il y a peu de temps, surgit dans le monde de la littérature et de l'art l'idée de manifester au grand artiste que vous êtes l'admiration et le respect que lui inspirent votre talent et votre caractère, l'AVANT-GARDE crut qu'elle ne pouvait rester étrangère au juste hommage qui devait vous être publiquement rendu.

L'occasion se présentait belle pour elle de vous exprimer toute la gratitude que vous doivent ceux qui pensent que le patrimoine intellectuel d'une nation constitue sa fortune la plus sûre et la plus impérissable.

Il nous a paru que la terre wallonne où depuis une vingtaine d'années s'est formée une école d'artistes et de littérateurs sur laquelle votre œuvre exerça sûrement une influence et dont la notoriété s'étend maintenant bien au-delà de nos limites géographiques, il nous a paru, dis-je, que la terre wallonne pouvait et devait prendre part à cette manifestation glorificatrice d'un des plus éminents représentants de la Belgique contemporaine.

L'appel que nous avons fait à nos concitoyens, réunit des adhésions empressées dans tous les milieux où vit la pensée indépendante

et cette assemblée où des hommes d'opinions diverses se trouvent unis en un fraternel enthousiasme, et où ne manquent même pas certains éléments qui faillirent ailleurs, vous dit assez le respect dont s'entoure votre nom et votre œuvre en Wallonie.

Dans quelques jours une série de représentations de *Un Mâle* que nous avons organisées, permettra à un public plus nombreux de vous acclamer et de vous fêter.

Ce n'est donc pas une démonstration limitée à notre cercle qui nous rassemble ici. C'est une Manifestation wallonne et rien n'est, je pense, plus légitime.

Vous avez, Maître, dans plus d'une de vos œuvres touché par trop de côtés les particularités qui caractérisent l'Ame wallonne pour que vos livres n'aient pas suscité parmi nous un enthousiasme et une admiration tous naturels.

~~Parallèlement, bien que votre personnalité si distincte~~ échappe quelque peu aux influences de races qu'elle domine, nous croyons que la Wallonie avec son génie propre a pu vous inspirer maintes pages parmi vos plus belles.

De là la communauté de sentiments qui nous réunit aujourd'hui et nous voudrions que, pendant les heures que vous passez au milieu de nous, vous puissiez vous sentir vraiment chez vous, au milieu de cœurs remplis de respectueuse admiration.

Parlerai-je de votre vie littéraire : incessant combat pour la cause de l'Art ?

Dirai-je votre inlassable ardeur dans l'éternelle et grande lutte pour la conquête de la beauté ?

Célébrerai-je votre œuvre qui est comme un long et passionné cantique à la nature, un hymne magnifique à la vie ?

Tout cela fut dit en des termes que je ne saurais égaler, avec une compétence à laquelle je ne pourrais prétendre.

Je veux cependant vous louer d'avoir eu beaucoup d'adversaires et même d'ennemis.

Ce qui, pour des médiocres, des ambitieux, des normaux, serait une infortune, est, pour les âmes fortes et fières, un honneur, car c'est l'aveu de leur valeur, la reconnaissance tacite de leur supériorité.

Aujourd'hui même, alors que votre gloire littéraire illumine d'un irradiant éclat la Belgique intellectuelle, vous avez la joie de vous dire que votre nom suscite encore bien des haines, les unes avérées, les autres occultes.

Et cela est bien.

Et il est bon qu'il en soit ainsi car ces ombres ne donnent que plus de brillant à la lumière dont rayonne votre œuvre, et votre conscience d'artiste est, ainsi, nette de toute compromission.

Mais, si vous vous êtes volontairement privé des faveurs que certains savent si adroitement et si profitablement attirer à eux, vous possédez au moins cette rare et précieuse jouissance de vous savoir estimé, aimé et admiré par tous ceux qui représentent la pensée libre, généreuse et tolérante.

Si des natures telles que la vôtre avaient besoin d'un réconfort, vous le trouveriez dans notre unanime accord pour proclamer la magnificence de l'édifice dont vous êtes le génial ouvrier.

Je suis heureux, Maître, d'avoir pu vous dire ces choses au nom de l'AVANT-GARDE comme au nom de ceux qui ont tenu à se joindre à elle et je terminerai en exprimant l'espoir que longtemps encore il vous soit donné de montrer aux générations nouvelles le haut et noble exemple de la foi dans l'art et de l'espérance dans l'avenir.

De M. Albert Mockel.

Cher maître et ami,

Je ne suis pas l'homme des discours ; mais on m'a demandé de vous souhaiter la bienvenue au nom des écrivains français du pays wallon, — et de cette génération dont l'adolescence a connu le joyeux rayonnement de vos premiers livres.

Un jeune confrère vous dira l'admiration des derniers venus dans les lettres. On m'a désigné pour vous exprimer la reconnaissance de vos cadets plus immédiats, en terre wallonne.

J'en vois plusieurs parmi nous ; d'autres n'ont pu venir, mais je sais que leur cœur est ici. Avec eux nous avons fondé il y a près de vingt ans une revue d'art, *la Wallonie*, à laquelle vous avez donné, pendant sept années, votre collaboration généreuse. Ils s'appellent Charles de Tombeur, Demblon, Hector Chainaye, Arnold Goffin, Jules et Georges Destrée, Fernand Severin, Maurice Wilmotte, Ernest Mahaim, Pierre Olin, Gustave Rahlenbeck, Siville, Aug. Vierset, Maubel, Fontainas, Georges Garnir, Elskamp, Louis Delattre, Hubert Krains, Henrotay, Charles Delchevalerie, Paul Gérardy, Desombiaux, Jean Delville, Edmond Rassenfosse, Charles Bronne, Gilbert, Paschal, Thonnar, — il en est d'autres. Recevez un hommage que je vous adresse en leur nom, de tout cœur et en toute simplicité.

Vous avez, sachez-le, un privilège assez rare : Dans ce pays où se rencontrent deux races à peu près étrangères l'une à l'autre, chacune d'elles trouve en vous quelque raison particulière de s'exalter, une nuance de clarté où elle s'apparaît embellie.

Certes les Flamands vous doivent beaucoup. Vous êtes presque un des leurs et vous partagez peut-être mieux que nous leur goût pour l'opulence et les ornements magnifiques. Vous les avez peints tels qu'ils sont et tels qu'ils aiment à être peints, dans la splendide exubérance de la couleur. Vous avez dit la riche et lourde force de ces grands corps où la vie circule en pleine chair, et vous avez trouvé sous leurs brusques ardeurs une âme de silence et de résignation.

Mais notre petite patrie se découvre elle aussi, dans cette grande patrie qu'est votre œuvre. Vous avez connu et compris les gens de chez nous, — leurs gestes, le décor où ils vivent, la joie et la douleur dont tous leurs mouvements s'environnent.

Octave Pirmez avait dit quelques-unes de nos réflexions en face de la nature et parmi les êtres qui la peuplent : vous avez suscité ces êtres devant nous, et cette même nature vous l'avez montrée toute vivante.

Vous avez même pénétré au fond de nous avec une force singulière, le jour où vous avez créé le premier de vos types wallons. La jeune vigueur de Cachaprès remplit la forêt, les champs et les villages. Il est vif, nerveux, résistant et souple, et il a mille tendresses cachées en dépit de son métier d'homme des bois. Il est le fils de la nature, et il songe parfois à elle avec une sorte d'obscur sentiment panthéiste. En cette figure d'exception, nous devinons des choses qui vivent en nous-mêmes. Cachaprès est comme un frère sauvage qui nous parle notre langue, nous conte des souvenirs oubliés, et garde en son rude visage un sourire qui nous est familier. N'est-il pas un enfant perdu de notre grande famille ? N'est-il pas, comme la plupart de nous, un *individualiste* né ?

Ce type, vous l'avez renouvelé ensuite et l'avez complété en le parant d'une grâce ingénue : C'est la fierté juvénile du Sylvain de *l'Ile Vierge*, et c'est, tout près de nous, le libre garçon aux forces généreuses, tout frémissant d'un doux et d'un secret émoi, le franc et le naïf enivré de plein air que vous faites grandir *au cœur frais de la forêt*.

Cette fois, c'est notre pensée elle-même qui nous apparaît tout à coup. Notre rêve s'est fait chair ; et nous contemplons ici,

magnifiée par votre art, l'une des images idéales où notre âme de Wallons aspire à se formuler.

Voilà, certes, de grandes et de justes raisons pour l'acte de reconnaissance et de foi que j'accomplis en m'inclinant devant votre œuvre. Mais notre gratitude vous est due encore pour avoir réveillé en nous, par votre admirable leçon, l'amour et le respect de cette noble langue française que nous avons apprise parmi les baisers maternels, et qui, pour nos esprits, fut elle-même une Mère.

Oscar Colson vous en a remercié à Bruxelles par quelques paroles d'autant plus significatives, qu'il avait emprunté pour elles le dialecte liégeois :

« C'est en français que vous avez écrit, disait-il, dans ce langage » que nous portons, nous, au-dessus de tous les langages. Si les » Wallons gardent au cœur l'amour de leur riant patois, ils ont le » devoir de dire, et nous le disons bien haut, que le français, seul, » nous rattache à ces hommes d'autrefois qui ont assuré à la civili- » sation actuelle la plus grande part de sa noblesse... Et c'est une » joie, une grande joie pour nous, de revoir à chacun de vos livres » ce doux langage de France encore une fois chargé de beautés » nouvelles. »

Vous le savez tous, ici, ce qu'on avait fait en Belgique de cette fière langue française ! La négligence de ceux qui en avaient la garde l'avait abandonnée à des amants séniles. Sa beauté toujours jeune, élégante et divine, était humiliée par l'étreinte de ces mains où l'on sentait la mort. Elle agonisait, semblait-il, dans ces bras de vieillards... En vérité, messieurs, il était temps qu'on vint la délivrer. — Quelqu'un vint en effet, et celui-là c'était un Mâle.

Vous êtes arrivé parmi nous, vous, Camille Lemonnier, et vous nous avez rappelé qu'il est un art d'écrire. Pour la foule, il suffit de savoir *rédiger*, — les lettrés seuls *écrivent*. Ils ne l'apprennent que lentement, par un fervent labeur où il faut de la foi et l'oubli de soi-même. Mais ce labeur, cette foi et cette abnégation nous pouvions les voir en vous-même, et vous nous entraîniez par la puissante persuasion de vos livres.

Certes, la beauté française était là, qui sollicitait notre esprit comme la France elle-même sollicite notre cœur. Mais n'étiez-vous pas son porte-paroles, vous, l'un des plus brillants des écrivains français ? Tout près de nous, vous nous donniez un magnifique exemple ; vous nous appreniez que l'art des lettres n'est pas le simple fait d'accorder la grammaire avec le son d'une pensée, — mais qu'il faut, pour écrire, donner librement tout son être : voir, entendre, sentir, et prendre en soi-même la vie pour créer de la vie.

On n'osait plus, à vos côtés, abandonner sa plume, abaisser son esprit à la lâcheté des trop faciles besognes où la phrase se meurt d'avoir été conçue sans amour. Nous le savions par vous : l'acte d'écrire est un acte de passion. Il faut, pour que l'œuvre soit bonne, qu'elle tende toutes nos forces et nous laisse frémissements de la nuque aux orteils.

Voilà, cher maître, ce que nous avons lu dans vos livres. Nous y avons connu la noblesse du travail et la fierté réconfortante d'une foi qui s'est dévouée à son œuvre. Nous y avons trouvé encore des idées hautes et vitales : celle de la grandeur de la race, la communion filiale de l'homme avec la maternelle nature et sa fraternelle union avec l'homme lui-même ; la liberté enfin, la grande et véritable liberté, celle dont ne s'occupe guère la politique, et celle-là pourtant qui nous importe le plus : je veux dire la force idéale d'un être vivant par soi-même, et qui entend les voix de ses instincts répondre aux voix de l'univers.

Accueillez donc notre salut et notre hommage, à nous qui voulons être dignes de cette liberté là. Vous avez mérité les marques de respect d'une jeunesse qui n'en est point prodigue, et nous nous inclinons sans bassesse devant un homme qui ne nous a commandé jamais, sinon par son impérieux exemple.

Vous avez su garder, dans la virilité de votre esprit, cette ardeur généreuse et hardie qui est l'adolescence du cœur, et qui sait conquérir les cœurs adolescents... Et si je devais, avec l'écrivain qu'ils connaissent, présenter aux camarades liégeois l'homme que vous êtes, je dirais simplement : « Le voici. Saluez un maître encore si jeune, à qui l'on pense parfois comme à un vieil ami. »

De M. Olympe Gilbert.

Maître,

Je porte votre santé au nom de ceux qui ont la joie précieuse de vous connaître dans votre vie de tous les jours et de savoir toute l'étendue de votre bonté.

Dans le monde des lettres, où l'envie jouit d'une faveur particulière, où les subtilités malicieuses sont si jalousement utilisées, — et souvent avec une adresse rare autant que perfide — il est réconfortant de voir une universelle sympathie entourer votre personne.

Vous n'avez jamais été parmi les courtisans et toujours vous avez gardé avec une fierté farouche la plénitude de votre indépen-

dance. Et voyez quel concours admirable d'individualités vous acclame ce soir !

On vous récompensa d'ailleurs dans certaines sphères par des actions de grâce toutes spéciales qui marqueront plus tard d'un signe indélébile de honte les gens qui ont la mission d'encourager les manifestations artistiques de la pensée.

Mais vous avez, à travers tous les obstacles dont le pharisaïsme ambiant voulut embarrasser votre marche intrépide, persévéré dans la tâche que vous dictait la divination souveraine de votre miraculeux instinct. En dépit des volontaires incompréhensions officielles, malgré les hypocrites et criminelles tentatives d'asphyxie intellectuelle dont vous fûtes menacé, vous êtes resté robuste comme un chêne majestueux qui balance orgueilleusement sa frondaison sonore au milieu des plus furieuses tempêtes.

Et pour ceux qui connaissent votre belle santé morale, ce fut après quelques heures d'amertume, le triomphe puissant, irrésistible, de votre rayonnante personnalité qui illumina tous les esprits et ensoleilla tous les cœurs.

La pureté et l'élévation de vos conceptions émerveillent toutes les consciences et vos œuvres sont les échos vibrants, pantelants et fidèles de votre tempérament,

Vous ne vous êtes jamais menti à vous-même et vous avez ainsi enseigné à la jeunesse, par l'édification éclatante de votre œuvre, le prestige de la pensée libre et le secret de la vraie originalité.

J'ai la joie de vous apprécier très souvent. Je sais de quelle sollicitude empressée vous suivez les efforts des jeunes gens qui ont recours à vous. Je connais l'admiration religieuse dont vous êtes frémissant devant les spectacles de la nature, et j'ai goûté dans votre langage la ferveur enthousiaste et sincère qui vous anime. Vous n'avez qu'un idéal, l'idéal des forts et des purs : la beauté par la santé. Tout votre œuvre respire comme votre personne l'énergie saine et la générosité fécondante.

Devant l'art, vous êtes le prêtre pieux qui n'a pas assez d'holocaustes pour exprimer son amour, et qui se souhaite toujours plus de force pour élever plus haut ses hommages dévotieux.

Sensible à toutes les expressions de la pensée, vous accueillez les efforts d'où qu'ils viennent. Vous dispensez à tous ceux qui vous approchent les trésors fastueux de vos sensations divinatrices et vous êtes pour eux le maître de joie et de bon accueil.

Vous initiez les âmes aux frissons éternels, ceux qui chuchotent dans la sève des branches naissantes, qui grondent dans les végétations épanouies, qui passent en caresses d'amour avec le vent printanier, qui éclairent les fronts purs des enfants.

Quiconque a entendu le son de votre voix chaleureuse, cordiale et passionnée ne vous oublie pas. Vous laissez dans les cerveaux et dans les cœurs l'irradiation lumineuse de votre foi brûlante et vous exercez l'influence salutaire qui fait le sang rouge, tumultueux et créateur.

Maître, je vous salue un honnête homme, un noble artiste, un somptueux écrivain, un grand bienfaiteur et, au nom de ceux qui joignent à une admiration sans bornes pour votre œuvre gigantesque une estime profonde pour votre émouvante humanité, je vous dis un filial merci !

De M. Charles Magnette.

Si, dans cette série de discours, une modeste place m'a été réservée, ce n'est à coup sûr point parce que ceux qui ont bien voulu me la garder se sont avisés que je fus, voici plus de vingt ans, avec Albert Grésil, Max Waller et d'autres, parmi les fondateurs et collaborateurs de cette *Jeune Revue Littéraire* qui, rapidement — tel un bouton informe se muant en fleur superbe — devint et resta *La Jeune Belgique*.

C'est bien plutôt parce que je suis de ceux-là dont la plume s'est rouillée, et dont l'admiration pour les Maîtres — pour le Maître que nous fêtons — est d'autant plus vive, plus sincère, plus profonde, qu'ils ont pu, par eux-mêmes, se convaincre de la grandeur et de la difficulté de cette œuvre : penser hautement, largement, librement, et habiller cette Pensée de grâce et de splendeur, pour en faire la maîtresse du cœur et du cerveau de ceux à qui elle apparaît !

Œuvre souveraine, souverainement accomplie !

C'est parce que, après ceux qui comme vous, ont l'art pour préoccupation essentielle, qui vivent en l'art et pour l'art, et en qui aussi il vit et vibre, il a semblé bon d'entendre ceux pour lesquels, en somme, vous avez travaillé, peiné, joui et souffert ; ceux qui, dans la masse impénétrée, et pour longtemps encore, hélas, impénétrable à la vraie et humaine beauté, vous ont compris et cherchent à vous faire comprendre.

C'est pour ceux-là que je parle.

Et, en leur nom, je vous dis :

Vous avez fait — et vous allez la continuer — une Œuvre grande, généreuse, désintéressée, essentiellement humaine.

Comme l'énorme Emile Zola, vous avez le culte de la Vie, dans toutes ses manifestations.

Vous rêvez, vous voulez une Humanité dégagée des terreurs et des angoisses, goûtant enfin, après des myriades de siècles d'évolution, la joie et la dignité de la Vie. Et, pour cela, vous rêvez, et vous voulez avec nous, que cette misère qui fut jusqu'ici le lot, le triste lot, de presque tous les hommes, s'abolisse et fasse place à toute la joie que pourra donner, que donnera un jour, la Vie solidaire et rationnelle des hommes, enfin éclairés et unis.

Et voilà pourquoi, en des livres qui resplendissent ainsi que des toiles de Maîtres, vous peignez la Vie : la vie nationale, la vie sociale, la vie des campagnes et celle des villes; la vie et le crime, la vie et la paix et le bonheur.

Aussi, vous les avez rencontrés sur votre chemin tous ceux-là qui haïssent et méprisent la Vie, parce qu'elle n'est pour eux qu'une préparation à ne plus vivre; tous ceux-là qui haïssent, avilissent et dégradent l'Amour, parce, qu'il est l'expression la plus haute de la Vie.

Tantôt ils ont, sur votre route, répandu des ordures que vous n'avez même point aperçues; tantôt ils ont feint de vous ignorer, dans un aveuglement que la postérité ne parviendra pas à comprendre!

Et pourtant combien, à n'en pas douter, qui vous connaissent, sans oser le dire, et que vous avez, suprême triomphe! forcés à rougir devant eux-mêmes!

Mais, que vous importe!

N'allez-vous pas parce qu'il est en votre destinée et en votre pouvoir d'aller, et d'être un prophète de liberté, de progrès et d'amour?

Votre sérénité n'est qu'une des faces de votre puissance!

Aussi, peut-être, pas plus que les vitupérations des autres, nos louanges et notre enthousiasme n'auront le don de vous émouvoir.

Qu'importe encore?

De même que vous faites votre tâche parce qu'il le faut, parce qu'elle est en vous, irrésistiblement, nous accomplissons la nôtre, une partie de la nôtre.

C'est notre devoir d'exalter, de déifier la pensée libre, magnifiquement exprimée.

C'est notre devoir, et c'est notre joie, de crier les émotions que remue en nous le spectacle d'un de ces hommes rares, en qui s'incarne et se féconde le plus merveilleux instrument du progrès humain, la liberté absolue, énergique, opiniâtre, complète, des manifestations intellectuelles.

Et quand, à cette puissance de la volonté, s'allient le Verbe enchanteur et la tendresse infinie du cœur, il faut s'incliner tout bas devant celui qui réunit en lui ces dons précieux et qui, étant un surhomme, s'impose et domine.

C'est ce que je fais, en un mouvement de respectueuse et d'affectueuse admiration.

De M. Auguste Donnay.

Au nom des artistes de Liège, qu'il me soit permis — en votre œuvre — de louer les pages magnifiant l'Art.

A l'encontre des abstrauteurs de quintessence, lesquels argumentent, ergotent et dissèquent si bien qu'ils en arrivent, uniquement, à détruire les œuvres — vous êtes, Maître, parmi les très rares qui sachent écrire sur l'Art d'une façon efficace.

Il suffit de vous lire.

Et parce que vous êtes le peintre de la Vie, les Vies renaissent pour vous.

Voici que Albert Dürer vous reçoit dans sa maison de Nuremberg — Vous parlez avec Holbein — Monseigneur Pierre-Paul-Rubens vous donne ses pinceaux pour que vous amplifiez magnifiquement le Verbe qui le va glorifier. Et je crois bien que c'est Frans Hals qui vous enseigna la puissance d'une touche à la fois emportée et certaine.

Jordaens vous serre la main — Van Dyck vous salue d'un geste aristocratique — Vous adressez à Watteau un élégant madrigal. Et les Petits Maîtres se rangent respectueux à votre passage, lorsque vous sortez songeur de l'atelier de Rembrandt, cet alchimiste de l'ombre.

Et qu'il s'agisse des Primitifs — qui peignaient leur œuvre à genoux — tel était grand le Respect, en leur art — ou bien des Tailleurs de pierre, imagiers ingénus qui décorèrent de vie l'architecture d'autrefois, — les Vies renaissent pour vous et par vous.

Ensuite c'est Millet, Corot, Hyppolite Boulanger, Dubois, les Stevens, Félicien Rops, Wervée, d'autres encore, dont vous glorifiez l'œuvre.

Vous commentez aussi Rodin, cet admirable sculpteur qui engangue l'idée moderne en sa forme adéquate. Le grand Constantin Meunier trouve en vous un panégyriste absolument éloquent, et, lorsque vous célébrez Emile Claus, cet artiste qui peint avec du soleil, vos phrases vibrent comme un tympanon en des mains enthousiastes.

... Serait-ce, Maître, parce que vous êtes le Grand Enthousiaste que vous êtes le Bon Critique d'art ?...

De M. Arthur Colson.

Maître, qui resplendissez des inaltérables clartés de la gloire, un des derniers parmi ceux que conduisit et réconforta votre bonté, vient, en ce jour de joie, d'orgueil et de triomphe, vous remercier au nom des Jeunes, parce que, jamais, leur espoir en votre appui ne fut déçu.

Vous, le Grand, vous suivez avec une sollicitude attentive, la bousculade grouillante de nos maladroitement activités, toujours prêt à donner le sauf-conduit de votre nom aux talents en larve que la critique, peut-être, sans vous, eût écrasés.

Vous, l'Initié, vous avez sondé les mystérieux arcanes de la vie universelle ; vous nous en avez appris la splendeur souveraine et le sens profond.

Grâce à vous, nous voici conscients de nous-mêmes et de la loi admirable qui règne sans trêve, qui fait naître la vie de la mort, dans les éblouissantes et déconcertantes renaissances des êtres et des choses. Grâce à vous encore, nous sommes fiers et fous de vivre nos heures avec tout ce qui fleurit et chante : avec les éphémères à la joie bruissante, avec les sèves à la silencieuse poussée, avec les fumées de l'espace aux flottements rêveurs et mous, avec les mondes qui fulgurent en tourbillonnements éperdus à travers l'immensité.

Puisque vous avez tant fait pour nos jeunes âmes d'artistes et pour nos consciences d'hommes, puisque nous vous aimons, laissez-moi vous dire, Maître :

Nous serons d'heureux enfants, si le tendre œillet rose de notre juvénile et enthousiaste admiration peut, comme la fleur écarlate que vous aimez tant, occuper une petite place auprès de votre grand cœur.

De M. Hector de Sélys.

Chargé par mes amis ici présents d'exprimer leur admiration pour le grand écrivain que l'on célèbre aujourd'hui, j'ai la conviction qu'en m'acquittant de cette mission, je ne me ferai pas seulement l'interprète d'un groupe d'étudiants, mais de tout ce que la Jeunesse universitaire compte d'éléments généreux, d'esprits libres et indépendants.

Ce n'est pas à moi qu'il appartient de rappeler combien l'Art doit à M. Camille Lemonnier. Je me garderai d'entreprendre une tâche à ce point au-dessus de mes forces.

Je dirai simplement que nous autres, les jeunes, émancipés, nous n'avons de respect que pour ce qui est vrai ; que nos sympathies ne vont qu'à ceux qui osent dire ce qu'ils pensent et ce qu'ils sentent, avec netteté, sans réticence, et attaquer ouvertement ce qu'ils considèrent comme vil et haïssable.

Voilà pourquoi Camille Lemonnier est, je ne dirai pas un de nos dieux — nous n'en avons pas — mais un de ces surhommes que nous vénérons.

Oui, nous le vénérons ! Nous le disons bien haut, car nous ignorons encore — et puissions-nous les ignorer toujours ! — les rancunes, l'envie, les bas calculs qui poussent tantôt à un mutisme rageur, tantôt à des propos hypocrites....

Et nous lui sommes reconnaissants, profondément, des aspirations élevées, des sentiments vivifiants qu'il a si souvent fait naître en nous.

Que de fois, en proie à l'exaspération ou au découragement, la lecture de quelques pages de l'incomparable artiste belge ne nous a-t-elle pas procuré l'apaisement et des forces nouvelles ?

Ah ! quelle joie ! que de douces espérances ! que de rêves enchanteurs ! quand, sous son souffle puissant, irrésistible, nous avons entendu craquer l'édifice vermoulu des conventions stupides et des préjugés maudits !!

O Maître vénéré ! Nous vous en supplions — assoiffés de Liberté et de Justice — continuez à combattre ce qui n'engendra jamais qu'esclavage et misère, à opposer, avec votre mâle éloquence, les éternelles lois de la Nature aux fers que les hommes se forgent tous les jours, la beauté, la grandeur de ce qui se développe et vit librement aux tristes choses qu'enfantent la contrainte et la routine !...

Oh ! continuez ! Et en vous lisant, nous apprendrons à être nos propres maîtres ; nous discernons ce que nous devons aimer et ce que nous devons maudire.

Le culte du Beau et du Bien fera battre nos cœurs.... Et pleins d'un espoir viril, nous entreverrons, transportés d'allégresse, le jour heureux où l'Humanité se réveillant superbe, frémissante de vie comme, à l'aurore, la forêt du *Mâte*, il n'y aura plus de gestes mesquins et dégradants.

De M. Charles Delchevalerie.

Mon cher Maître,

Quand, à Bruxelles, il y a quelque trois semaines, au cours d'une manifestation inoubliable, vous fûtes salué par l'élite intellectuelle de la nation, un des journalistes qui se firent les historiographes

de cette noble soirée émit un regret. « Après tant de toasts d'une si parfaite éloquence et d'une si juste opportunité, dit-il, il semblait qu'on dût encore en entendre un, qu'on n'a pas entendu, celui du Monsieur qui a lu les cinquante volumes, le toast de l'Introuvable ».

En terminant son compte-rendu par cette boutade, ce chroniqueur, d'ailleurs éminent, sacrifiait à un très vieil usage, à un usage un peu démodé, qui veut que les journalistes de chez nous emploient le mode ironique lorsqu'ils parlent de littérature. Il ne faut pas lui en garder rancune. Son ironie était certainement bienveillante. Aussi bien, puisqu'une loi de la nature veut que rien ne se perde, elle avait sa mystérieuse raison d'être, puisqu'elle nous a fait réfléchir. Et c'est dans cette ironie même que je trouve mon excuse, quand je me lève, en cette fervente soirée, pour ajouter ma petite fleur au somptueux bouquet, pour joindre mon hommage à ceux que vous venez d'entendre.

Laissez-moi le dire tout de suite : je ne suis pas l'Introuvable. Je n'ai pas lu vos cinquante, vos cinquante-cinq volumes, et je le regrette infiniment. Il ne me sera pas possible de satisfaire M. Tardieu. Et j'ajouterai :

L'Introuvable, celui qui a eu le bonheur de suivre pas à pas, depuis quarante années, votre génial effort, il existe sans doute, et il n'est pas unique. Mais à coup sûr on n'en trouvera pas beaucoup d'exemplaires parmi les centaines d'admirateurs qui vous fêtèrent à Bruxelles, parmi ceux qui vous fêteront à Paris, parmi ceux qui depuis plus d'un mois vous glorifient dans la presse de France et de Belgique, parmi ceux enfin qui se sont réunis aujourd'hui pour vous acclamer en notre Capitale wallonne.

Dès lors, c'est à titre d'humble et anonyme lecteur que je continue, et que je confesse la honte qu'il y a pour nous à ne pas connaître en son entier une œuvre comme la vôtre. Mais s'il en est peu qui la puissent apprécier complètement, dans le détail de sa masse gigantesque, votre triomphe actuel est d'autant plus admirable.

La Belgique intellectuelle vous acclame, et pourtant la Belgique, même intellectuelle, ne lit guère. Le nombre n'est pas énorme de ceux qui ont lu dix de vos romans. Combien ne connaissent de vous qu'un livre, que quelques pages ! Néanmoins, vous les voyez autour de vous, vos lecteurs, pleins d'enthousiasme. Car ceux qui n'ont lu qu'un livre, et ceux qui n'ont lu qu'une seule page, y ont découvert de suffisantes raisons pour vous saluer avec une déférente émotion.

Il n'est pas nécessaire d'être l'Introuvable pour vous admirer et vous aimer. Il suffit d'avoir entrevu votre œuvre sous un de ses multiples aspects, il suffit d'avoir communiqué avec la beauté dont

vous évoquez si fastueusement les divers et changeants prestiges pour vous honorer et vous dédier cette durable gratitude que l'on voue à ceux qui amplifièrent notre esprit en nous révélant d'inédites merveilles.

Nos admirations, nous en faisons une gerbe dont la frémissante bigarrure est pour vous un spécial motif d'orgueil.

Tel vous admirera comme peintre minutieux du décor ; tel verra surtout en vous l'auteur d'amples fresques sociales ; un autre louera le psychologue divinateur, analyste des conflits secrets de notre être ; tel encore sera frappé par la pénétrante intuition qui donne un si vigoureux relief aux paysans de vos contes ; tel vantera votre compréhension si juvénilement panthéiste de la nature, votre subtile, votre insolite perception de la vie des choses ; tel enfin sera enthousiasmé par votre fière et généreuse idéologie.

Il y a de quoi valoir à leur auteur la gloire d'un Andersen dans les innombrables pages que vous avez spécialement écrites pour les enfants. Certains de vos livres donnent aux femmes la joie d'être indiciblement comprises. Les artistes vous doivent sur l'art des lumières qu'ils n'espéraient point. N'avez-vous pas, jadis, montré sa voie à notre grand Constantin Meunier ?

Critique littéraire, vous avez eu — quand par exemple vous avez défini Emile Verhaeren « un grand ingénu violept » — des trouvailles que vous envient les professionnels.... Et vos romans, et vos contes ! Ceux de jadis et ceux d'hier, ceux qui sont noirs comme la nuit sans étoiles et ceux qui sont clairs comme un ciel apaisé ! Et votre prose, étrangement souple, vivante et fleurie, que l'on aime ici pour son opulence, et là pour sa simplicité...

C'est pour chacun de ces détails, c'est pour cet ensemble unique et merveilleux, pour tant de beautés réunies et qui, dispersées, rendraient célèbres vingt écrivains, que l'on vous aime et que l'on vous admire. Et c'est encore pour le noble, pour l'intransigent exemple de votre quotidien labeur, pour votre maturité plus juvénile que tant de jeunesses et qui promet encore, à notre faim spirituelle, de multiples et prodigieuses moissons...

Ils ont bien raison, ceux qui vinrent après vous, lorsqu'ils se plaisent à vous appeler leur maître à tous... Sans doute il ne dépendait pas de vous de créer des talents, de faire surgir du néant les écrivains qui sont aujourd'hui l'honneur de nos jeunes lettres. Mais votre effort, réalisé dans l'enthousiasme d'une indéfectible foi, fut pour eux une leçon de courage en même temps qu'une révélation de beauté. Vous êtes celui qui, aux temps anciens, lutta sans troupes, pour imposer à la foule maussade les vérités merveilleuses.